

à M. Saint René Caillandier,  
hommage respectueux.  
Albert Mérat

LES

# CHIMÈRES



**ALBERT MERAT**

**ET**

**LA POESIE DES LIGNES**

Bien qu'il ait composé la plus belle partie de son oeuvre au moment même où triomphait le Parnasse, Albert Mérat demeure dans la pénombre. Trop souvent, on se contente de citer son nom, et, la politesse accomplie, on oublie de lire son oeuvre. L'éclat de plus grands noms offusque, il est vrai, ce poète discret et mesuré, qui ne sollicita jamais les suffrages de la renommée. Il mérite pourtant qu'on l'estime pour lui-même et qu'on ne voit plus en lui l'éternel épigone de Leconte de Lisle. Son oeuvre possède suffisamment de qualités pour assurer sa gloire.

Dans l'immense cathédrale de la Poésie, réservons-lui, même dans un bas-côté, une chapelle particulière. Après avoir retracé les grandes étapes de sa vie, je voudrais m'attacher aux trois traits qui caractérisent ses poèmes : une sensibilité frémissante devant les spectacles naturels, un goût très vif pour les oeuvres d'art, un art tout en nuances, dont on ne saurait trop admirer la perfection.



Albert Mérat naît à Troyes le 23 mars 1840 dans une famille d'avocats. Le droit l'intéresse moins que les lettres; aussi prépare-t-il l'Ecole Normale Supérieure. Il échoue au concours et se tourne alors vers l'administration.

Employé à la Préfecture de la Seine, où travaillaient alors de nombreux jeunes poètes, il rencontre Verlaine et Léon Valade. En compagnie de ce dernier, il publie en 1863 son premier volume de vers Avril, Mai, Juin. En 1866, il participe au volume collectif du Parnasse contemporain et donne un nouveau livre de vers; Les Chimères, que couronne aussitôt l'Académie Française.

L'estime du public lettré l'encourage; ses vers sont appréciés et bien accueillis par Hugo, Banville, Verlaine, Heredia. Banville écrit à leur propos dans La Revue du XIXe siècle :

"Jamais le vers n'a été plus savant, plus souple et plus libre que chez le poète des Chimères; jamais aussi l'inspiration n'a été plus sincère, plus exempte de mensonge et de charlatanisme. Ce qui donne à ses poèmes d'amour un charme profond et pénétrant, c'est qu'évidemment l'auteur a éprouvé, ressenti, vécu tout ce qu'il nous raconte en artiste curieux, précis, attentif au moindre détail"(1).

De nouveaux livres voient le jour : en 1869, l'Idole; en 1872, Les Souvenirs. Hugo remercie le poète de l'envoi du premier et ne ménage pas ses compliments :

"Vous avez fait un doux poème: chaque sonnet est un pétale de cette grande fleur, la Beauté! Vous les détachez l'un après l'autre, puis l'ensemble se reforme et c'est vivant. Pourquoi ? parce que c'est l'âme plus que la chair, c'est l'amour plus que la volupté". (Lettre du 8 juillet 1869).

Comme tout artiste digne de ce nom, Mérat

(1) Th. de Banville Revue du XIXe siècle, 1867

entreprend un voyage en Italie, qui lui inspire un magnifique volume intitulé Les Villes de marbre (1873). Verlaine en vante la perfection; il goûte tout particulièrement la solidité et la finesse de ces vers "d'un émail, d'un camée, d'une pâte, et d'un grain, et d'une critique et d'une érudition irréprochables, sans aucune lourdeur"(2).

Dès lors, Mérat accumule les livres de poèmes : l'Adieu (1873); Printemps passé (1874); Au Fil de l'eau (1877); Poèmes de Paris (1880); dont Banville écrit :

"maintenant son vers, précis et correct, a toujours le ton juste, le mot décisif qui ouvre un monde d'idées et de rêves"(3).

Sa carrière administrative se poursuit; mais il abandonne la Préfecture de la Seine pour de plus hautes fonctions au Sénat.

En effet, il devient bibliothécaire de la Haute Assemblée et désormais il habite au palais du Luxembourg.

En 1888, il est nommé Chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur, en raison de ses mérites littéraires. Ses dernières années ne manquent pas de fécondité :

Vers le soir (1900) est suivi, en 1902, de Vers oubliés, de Chansons et madrigaux, des Joies de l'heure; en 1903, Mérat publie La Rance et la mer; en 1904, Petites Pensées d'août. Il meurt en 1909, à l'âge de 69 ans, laissant une oeuvre importante et originale. Mais le goût s'était modifié et l'esthétique parnassienne de Mérat ne correspondait plus à la sensibilité de la jeune génération qui avait traversé le Symbolisme et cherchait de nouvelles

(2) Verlaine, oeuvres en prose complètes, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 839.

(3) Th. de Banville, Le National, 12 avril 1880.

directions.

Albert Mérat éprouve pour la nature un amour très vif et très pur. Rien de conventionnel et de frelaté dans les sentiments qu'il exprime; ils naissent toujours d'une impression réellement ressentie lors d'un voyage ou d'une promenade. Ainsi a-t-il traversé les Alpes pour aller en Italie, et la vue des montagnes lui a inspiré tout un ensemble de poèmes où il décrit avec beaucoup de pittoresque les cimes escarpées, les glaciers, les torrents, les alpages où paissent des troupeaux de vaches. Mais assurément, il préfère les paysages plus calmes et plus tempérés.

Il chante avec prédilection la forêt qui s'éveille le matin, toute bruisante du chant des oiseaux. Antique, vénérable, elle offre au poète un asile ombreux, propice à la rêverie et à la méditation. Il aime les paysages apaisés et champêtres, les collines verdoyantes parcourues de sentiers, les cours d'eau parsemés de moulins, la campagne en fleurs. Il en savoure tout le charme :

"L'air agite l'argent des feuilles du bouleau;  
Le ciel en souriant se regarde dans l'eau"(4)

S'il célèbre le soleil et "les majestés du grand été superbe"(5), il préfère assurément les paysages aux tons adoucis, noyés dans la brume :

"Une écharpe d'argent flotte au-dessus des eaux"(6)

ou ensevelis dans la nuit qu'illumine la lune, comme en ce nocturne où il aperçoit

"En linceul de clarté bleue et de flots dormants"(7)

(4) A. Mérat, Oeuvres choisies, Paris, Lemerre, 1906, p. 256.

(5) Ibid, p. 11.

(6) Ibid, p. 2 Voir aussi "Choeur", p. 53-54.

(7) Ibid, p. 89.

Les jeux et les mouvements de l'eau requièrent son attention; il écrit un poème sur le lac de Côme; un autre sur la Tamise :

"La lumière d'avril, bougeante  
Sous des brumes en mouvement,  
Où le bleu de rose s'irise,  
Où le ciel éclate et se brise  
En fracas d'éblouissement"(8)

Il aime contempler les vagues de l'océan; et on lui doit de nombreuses marines, qui manifestent une originalité certaine dans la vision. L'océan permet de pressentir l'existence de la Divinité; il offre comme un miroir où rechercher le visage de Dieu :

"Au fond de votre abîme impénétrable et bleu  
L'âme malgré soi cherche et regarde, attirée,  
Si dans cet autre ciel on ne verrait pas Dieu"(9)

Le poète doit pouvoir retrouver son âme d'enfant, qui lui permette de comprendre le langage de la nature. Obscur pour l'homme adulte, ce langage reste encore accessible aux enfants et aux poètes qui en possèdent le secret.

Cet amour de la nature n'empêche pas Mérat d'être sensible au pittoresque de la ville. Il a su vanter les charmes de Londres et dans Poèmes de Paris dire l'émotion que lui procure la capitale. Pourtant, le décor urbain l'attire moins que les hommes qui y vivent; aussi peint-il surtout les scènes de la vie parisienne : l'ouverture d'un salon de peinture, la messe de midi, le réveil des rues au matin; ou des personnages typiques comme les marchands des quatre saisons.

(8) Ibid, p. 240. Voir également :

"L'été, quand l'eau, couleur de ciel,  
Baigne les fleurs pleines de miel"(p. 174)

(9) Ibid, p. 84.



S'il aime la beauté des paysages naturels, Mérat paraît encore plus sensible aux chefs d'oeuvre de la peinture et de la sculpture. L'art le retient beaucoup plus que la nature. Mais, il ignore la musique et jamais on ne trouve d'allusion aux enchantements que procure l'harmonie des sonorités. Mérat n'aime que les lignes, les formes et les couleurs.

Lorsqu'il visite une ville étrangère, il court dans les musées et les églises. A Rome, il admire les fontaines, les sanctuaires de style jésuite et surtout les fresques de la chapelle Sixtine. A Venise, il contemple d'abord les tableaux de Carpaccio :

"Carpaccio put saisir la lumière, ô merveille!  
Et mettre l'air du ciel au faite de ses tours"(10)

Il consacre plusieurs poèmes aux primitifs toscans, à Fra Angelico, à Benvenuto Cellini. Dans son sonnet, "Les Vieux Maîtres", il montre que malgré leur technique primitive et leurs maladresses ces peintres peignaient admirablement car ils avaient la foi et celle-ci les inspirait. Il éprouve une particulière dilection pour "La Cène" de Léonard de Vinci; il s'en explique : Vinci n'a pas cherché son idéal de beauté dans le rêve; jamais il ne s'est écarté de la vie et du monde réel :

"Tes regards simplement s'ouvraient à la beauté  
Sans séparer le corps harmonieux de l'âme,"(11)

Cet amour de la peinture s'accompagne d'un goût très vif pour la liberté. Mérat ne supporte pas qu'un guide le mène avec tyrannie et, au musée de Milan, il préfère errer à sa fantaisie pour admirer.

(10) Ibid, p. 112.

(11) Ibid, p. 52.

"Les enfants blonds qu'endort l'enchanteur Raphaël,  
Et l'adorable éclat des femmes de Corrège"(12)

Ce goût pour l'art possède une si vive intensité que voulant décrire le monde réel Mérat emprunte ses comparaisons à l'univers de la peinture et de la sculpture. Ainsi le matin est-il présenté comme un peintre qui de sa palette ravive les couleurs de la nature, ou bien un paysage aperçu à travers une vitre devient une eau forte :

"Il semble qu'un burin très aigu n'ait qu'à suivre  
Le trait fin des maisons, les branchages de cuivre  
Où le pâle soleil glisse un regard sournois"(13)

Et s'il veut dire la beauté du corps humain, il ne le peut qu'à travers la statuaire grecque(14).

La révélation du Beau, seul un monument classique comme le Parthénon peut la donner. Et Mérat admire ce temple et son "rythme exact et souriant"(15). A la beauté, il voue un véritable culte; il la vénère et il l'honore, et la dévotion envers elle constitue à ses yeux la vertu essentielle. L'esthétique se transfigure en éthique.



Mérat reste fidèle aux formes canoniques du vers et du poème. Parnassien de stricte observance, il a le souci de conserver une métrique et une prosodie nettes et impeccables. Et nulle influence symboliste ne se fera sentir dans les ouvrages publiés après 1885. Ce respect de la tradition ne suscite pourtant pas la monotonie.

(12) Ibid, p. 48

(13) Ibid, p. 96

(14) Ibid, p. 142 :

"Une juste harmonie y mesure la force.  
Comme le chêne emplit et presse son écorce,  
L'homme a le sang divin dont le jet tend la chair".

(15) Ibid, p. 249.

Mérat use des formes les plus variées : laisses d'alexandrins, quatrains d'octosyllabes comme dans "Le Rhin" et "La Cour des miracles", terza rima comme dans "Prélude", triolets. Mais on sent sa prédilection pour le sonnet qu'il cisèle à la perfection. S'il maîtrise sa sensibilité, il ne peut taire les élans du coeur et souvent le poème commence par une prise à partie du lecteur :

"Surprenez au matin la forêt qui s'éveille"(16)

parfois, cet appel se situe au coeur même du poème :

"Avez-vous remarqué cette forme des tours?"(17)

Mérat possède une grande science du rythme. Ses alexandrins ont une fermeté et une plénitude toute classique. Mais il ne se contente pas d'en reproduire le schéma conventionnel. Qu'on en juge par ces deux exemples; ici, il suggère le calme par une pause après la deuxième syllabe :

"Pas d'air. Sous les rocs nus dont la côte est bordée  
La mer dort aujourd'hui, brûlante et débordée"(18)

Là, l'immensité de l'horizon se trouve peinte par un rejet sur hémistiche au premier vers et par la métrique du second vers, scandé 3/ 3/ 6 :

"L'horizon s'étend libre au loin, laissant l'espace  
Etaler la splendeur de son immensité"(19)

Chemin faisant, et sans souci de bâtir une théorie, Mérat esquisse un art poétique.

Il assigne à l'écrivain le devoir de parvenir à une expression claire et lumineuse; Apollon, dieu solaire, n'est-il pas aussi le dieu des poètes et des artistes ? Il faut donc fuir

(16) Ibid, p. 2.

(17) Ibid, p. 12 Voir aussi p. 253.

(18) Ibid, p. 9.

(19) Ibid, p. 15.

le vague et l'imprécis, et bannir le flou de l'énoncé qui correspond toujours à une indétermination de la pensée. Mais rechercher la netteté ne signifie pas qu'on vise à l'éclat et à la splendeur éblouissante. Mérat refuse les formules trop brillantes ou trop saillantes. Il aime les vers en demi-teinte ou en clair-obscur. Il préfigure ainsi Verlaine, en prônant une esthétique de la nuance; les cadences ne doivent pas trop s'imposer; il faut qu'elles se diluent dans une harmonieuse souplesse et que le dessin du vers s'estompe dans le mouvement d'ensemble du poème.

Albert Mérat, des Chimères à Petites Pensées d'août, écrit une oeuvre d'une étonnante continuité. Nulle rupture, nulle évolution marquée: elle se présente dans sa globalité, Mérat ne cherche pas à créer des formes originales, ni à traiter de sujets extraordinaires. En tout, il garde la mesure. Les spectacles naturels l'émeuvent, mais dans leurs aspects souriants et tempérés; son amour de la peinture et de l'architecture le conduit surtout vers des oeuvres harmonieuses et composées avec une stricte ordonnance. Il a le souci d'un dessin ferme et précis, où la ligne possède toute la prééminence. Maîtrisant sa sensibilité, il trace d'exquis crayons, propres à nous enchanter un siècle plus tard.

Yves-Alain FAVRE

